

Première partie

Le sujet

Chapitre 1

La conscience et l'inconscient

« L'homme n'est qu'un roseau,
le plus faible de la nature ;
mais c'est un roseau pensant. »

Blaise Pascal (1623-1662), Pensées ¹

Qu'y a-t-il de plus misérable qu'un homme ? Éphémère locataire d'une planète perdue dans un canton de l'univers, son existence n'est qu'un bref hoquet entre la naissance et la mort. Ses forces sont dérisoires : un choc mal placé, une simple vapeur de poison, suffisent à le tuer. Même la raison qui fait sa fierté ne saurait le sauver : il ne sait ni d'où il vient ni où il va, et tombe d'incertitudes en erreurs, sans point fixe pour le soutenir.

Pourtant, n'est-ce pas cette clairvoyance, cette conscience d'être misérable, qui le hisse d'emblée au-dessus du reste de la Création ? Car, quand bien même « *l'univers l'écraserait*, remarque Pascal, *l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien* ». La conscience inverse ainsi l'ordre des valeurs : parce qu'il est doué de pensée, l'homme est investi d'une grandeur paradoxale, née de la compréhension de sa propre petitesse.

Pourquoi chercher la dignité humaine dans une contradiction ? Le propos s'éclaircit si l'on se réfère à la religion chrétienne, dont Pascal fait l'apologie. La grandeur de l'homme lui vient de son origine divine, et sa misère du péché originel. Nous tourner vers la première serait source d'orgueil ; nous affliger du second serait motif de désespoir. Mais l'amour de Jésus-Christ, incarnation sublime de Dieu dans la misère humaine, permet de nous reconnaître et de nous vouloir semblables à Lui.

1. Garnier-Flammarion, texte établi par L. Brunschvicg, 1976, § 347, p. 149.

Deux siècles après Pascal, le philosophe allemand Friedrich Nietzsche se moquera lui aussi de l'orgueil humain. Mais en recherchant la grandeur de l'homme une fois écartées ses prétentions, il aboutira à une toute autre conclusion :

« Tu dis "moi" et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est plus grand, c'est ce à quoi tu ne veux pas croire – ton corps et sa grande raison. »

« Je pense, donc je suis. »

René Descartes (1596-1650), Discours de la méthode ²

La célébrité de la formule en occulte l'originalité car il ne va pas de soi de déduire son être de sa pensée. Comment la conscience peut-elle être la preuve de notre existence ?

L'ambition cartésienne est d'obtenir une vérité indubitable. Or, la matérialité du monde extérieur, que nous tenons pour évidente, n'est pas si certaine que cela, comme en témoignent nos illusions d'optique, ou encore l'expérience courante du rêve, dont l'impression de réalité est très convaincante. De même, la familiarité entretenue avec notre corps, si elle semble être un témoignage plus concret de notre être, ne résiste pas à un examen attentif, ainsi que l'illustrent les témoignages d'amputés qui éprouvent des sensations de leur membre « fantôme ». Par conséquent, le monde, pas plus que le corps, n'offre de vérité certaine.

En revanche, si je peux douter de tout, le fait même de douter, donc de penser, est une réalité indiscutable. Le contenu de ma pensée, ce que j'imagine, mémorise ou calcule, peut s'avérer faux ou illusoire ; cela ne remet pourtant pas en cause la présence de ma pensée qui demeure

2. Garnier-Flammarion, 1966, Quatrième partie, p. 61.

hors de doute. Quand bien même j'affirmerais que je ne suis pas, je ne cesserais pas d'être pour autant. Voilà pourquoi si je pense (*cogito*), alors je suis (*ergo sum*), c'est-à-dire j'existe, au moins en tant que conscience. Avec Descartes, l'expérience de la pensée fonde en ce sens la première des vérités, même si celle-ci reste paradoxalement la plus difficile à saisir... peut-être parce qu'elle nous est si intime que nous ne la percevons même plus.

« *Donc je suis* » ? Ne pas confondre pour autant la certitude de mon existence avec la valeur de ma personne. « Être » est une chose, exister comme subjectivité authentique en est une autre. D'où le constat plutôt amer du philosophe danois Søren Kierkegaard :

« *La majorité des hommes sont des "Je" abrégés ; ce que la nature avait prévu pour être taillé en Je est bientôt émoussé en un simple sujet à la troisième personne.* »

« Montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison. »

Sigmund Freud (1856-1939), L'Inquiétante Étrangeté et autres essais ³

Freud n'a pas découvert l'inconscient. À la fin du XIX^e siècle, il était déjà établi que certains événements mentaux se déroulent hors du champ de notre conscience. Mais en fondant la psychanalyse, Freud a fait de l'inconscient le moteur de notre vie psychique.

Ses observations cliniques le conduisent en effet à supposer un bouillonnement intérieur de pulsions, d'images et de peurs dont l'introspection ne saisit que des bribes éparées. L'origine de cette vie psychique demeure obscure, car la conscience n'est qu'une zone à la

3. Gallimard, 1985, « Une difficulté de la psychanalyse », p. 186.

surface de l'esprit, telle la partie émergée d'un iceberg (dont la partie immergée serait l'inconscient). Ainsi, la vraie signification de nos émotions et conduites est rarement celle que nous leur donnons spontanément. Sais-je seulement pourquoi j'ai rêvé d'elle, pourquoi je déteste les foules, pourquoi j'apprécie que les choses soient disposées symétriquement, pourquoi je perds régulièrement un certain objet... ?

L'invention de la psychanalyse fut un ébranlement philosophique, non seulement parce qu'elle démontra l'importance des désirs sexuels dans la construction de l'identité, mais surtout parce qu'elle infligea à l'homme une immense vexation. À la suite de Copernic, qui montra aux hommes que la terre, loin d'être au centre du monde, était un petit satellite au fin fond de l'univers ; après Darwin, qui leur apprit qu'ils ne constituaient nullement le sommet de la Création, mais une simple espèce animale dans le vaste processus de l'Évolution, Freud s'efforça de leur révéler qu'ils n'étaient pas même maîtres de leur propre esprit. Humiliation salutaire ?

Cette réduction de l'être humain à ses pulsions ne fut pas du goût de tous. On notera par exemple le mot du philosophe français Alain, contemporain de Freud :

« Le freudisme, si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable. »

« Conscience ! Conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix. »

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Émile ou De l'Éducation ⁴

L'historien ou l'ethnologue, observant la diversité des mœurs, en conclut que la morale est relative à la culture, dépendante de l'éducation et variable selon les époques. Mais le regard du philosophe tend à dépasser cette hétérogénéité. N'y a-t-il pas, au fond de toute évaluation morale, une conscience universelle du bien et du mal ?

Répondre à cette question exige, selon Rousseau, que nous consultions en priorité notre cœur, afin de garantir l'honnêteté de notre jugement. Le fond de notre âme abrite en effet un principe inné de justice et de vertu, auquel nous devons nous fier. Telle est la *conscience*, faculté que la nature a déposée en chacun, et qui surpasse par sa vérité instinctive toutes les recommandations de la société ou de la raison. C'est, par exemple, sa voix qui se fait entendre lorsque nous sommes convenables aux yeux d'autrui mais, au regard de notre âme, indignes. À condition de laisser cette faculté divine s'exprimer en nous et d'être à l'écoute de son infaillible jugement.

L'amour du bien et l'aversion du mal s'éprouvent donc avant de s'apprendre. Mais cette voix céleste qui nous exhorte à nous hisser au-delà de nous-mêmes est bien souvent étouffée par nos intérêts égoïstes... ou encore recouverte par notre éducation. C'est pourquoi, dans l'instruction d'*Émile*, Rousseau recommande contre toute attente que son jeune élève soit livré à lui-même, en espérant que sa nature sera pour lui un meilleur guide que les artifices de la civilisation.

4. Garnier-Flammarion, 1966, Livre IV, « La profession de foi du Vicaire savoyard », pp. 375-378.

En ce qui concerne la primauté de la conscience morale, on pourra tempérer l'optimisme de Rousseau par la remarque ironique de son contemporain Diderot :

« La voix de la conscience et de l'honneur est bien faible quand les boyaux crient. »

**« Ce n'est pas la conscience
qui détermine la vie, mais la vie
qui détermine la conscience. »**

*Karl Marx (1818-1883) et Friedrich Engels (1820-1895),
L'Idéologie allemande*⁵

Avant même d'être le révolutionnaire que nous connaissons, Marx fut un philosophe matérialiste, soucieux de rompre avec la tradition philosophique idéaliste de ses prédécesseurs. Celle-ci supposait en effet que les idées gouvernent le monde. Or, pouvons-nous espérer comprendre les mécanismes réels de l'Histoire si nous croyons en un tel pouvoir de l'esprit ?

Pour Marx et Engels, il faut partir non pas de ce que les hommes s'imaginent pour comprendre ce qu'ils sont, mais au contraire appréhender la vie sociale dans ce qu'elle a de plus concret pour ensuite évaluer les productions de l'esprit. « À l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. » Car aux yeux de nos deux penseurs, la conscience des hommes n'est que le produit de leur vie matérielle, et en particulier des relations socio-économiques qui structurent leur existence.

Par exemple, déchiffrer la culture de la société romaine exige que l'on prenne en compte les rapports entre les maîtres et les esclaves aussi

5. Éditions sociales, 1982, p. 51.

bien que les techniques de production alors en vigueur. En effet, le système juridique, les valeurs esthétiques et morales de cette époque sont le reflet, et non la cause, du monde réel dans lequel les hommes évoluaient. La sphère des idées pas plus que la conscience n'a donc d'autonomie : comprendre une idée ou une mentalité, c'est d'abord évaluer les conditions de son existence dans une réalité vivante.

Pourquoi, dans une telle optique, certaines idées seraient-elles plus répandues ou mieux acceptées que d'autres ? La réponse de Marx n'étonnera guère :

« Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante. »

« Cette particularité (...) qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose. »

Edmund Husserl (1859-1938), Méditations cartésiennes ⁶

Depuis Descartes, nous savons que la conscience de soi est la première des certitudes. Mais se prendre soi-même pour objet de réflexion, est-ce là l'essentiel de l'activité de l'esprit ? La conscience se résorbe-t-elle tout entière dans l'intimité de la pensée ?

Cette prééminence de la conscience de soi masque selon Husserl sa véritable nature et l'étendue de ses possibilités. La conscience, en effet, n'est pas une forteresse close sur elle-même. La scission supposée entre l'« intérieur » et l'« extérieur » de notre esprit est artificielle car le sujet et le monde se donnent toujours en même temps. L'extériorité des choses m'habite, dans la mesure où ma conscience est d'abord conscience de ce qui n'est pas elle. En ce sens, elle est nécessairement conscience

6. Vrin, 1992, Seconde méditation, § 14, p. 65.

de quelque chose : perception d'un objet, souvenir d'une image, désir d'un corps... Cette faculté de viser un autre que soi, Husserl la nomme « intentionnalité ».

Ainsi, le monde et les choses ne sont pas en moi comme dans une boîte, c'est, à l'inverse, ma conscience qui se déporte constamment vers eux. Par exemple, à tel moment de mon voyage, la vision d'un arbre au bord de la route m'entraîne hors de moi, de mon corps et de l'habitacle du véhicule, auprès de l'arbre. Et pendant que j'apprécie la beauté du paysage, ma conscience ne cesse d'être là-bas, par-delà elle-même, au plus près du monde et des choses.

Ce principe husserlien inaugura de nouvelles perspectives de recherche sur la conscience. En témoigne l'accueil enthousiaste que lui fit son premier traducteur français, le philosophe Emmanuel Lévinas :

« L'idée d'intentionnalité apparut comme une libération. »

« **Le rêve est le gardien du sommeil.** »

Sigmund Freud, La Science des rêves ⁷

On associe souvent la psychanalyse à l'interprétation des rêves. Freud considérait il est vrai l'univers onirique comme un moyen de satisfaire nos désirs de façon indirecte, imaginaire. Ainsi n'a-t-il pas hésité à y reconnaître « *la voie royale de la connaissance de l'inconscient* ». Durant le sommeil, la censure exercée par les normes sociales intériorisées est levée. Les motivations profondes de l'esprit, telles les pulsions refou-

7. PUF, 1950, p. 205.

lées, peuvent alors s'exprimer librement et sans conséquences. Est-ce à dire que le sommeil nous défend de nos pensées les plus inavouables ?

C'est pourtant, aux yeux de Freud, le rêve qui protège le sommeil et non l'inverse. Car l'agitation de nos désirs menacerait plutôt de perturber notre repos. Le rêve, en proposant un scénario pour l'assouvissement du désir, offre à celui-ci un débouché fictif. Il protège donc le dormeur contre lui-même, c'est-à-dire contre son excitation intérieure.

Plus encore, le rêve oppose une résistance aux stimuli extérieurs qui menacent le sommeil. Cela se produit notamment lorsque nous réinterprétons spontanément un bruit pour l'inclure dans notre rêve en lui faisant jouer un rôle. Quand le réveil sonne, par exemple, le dormeur peut rêver qu'il assiste à une scène bruyante... pour continuer à dormir ! À condition, bien sûr, que cette perturbation extérieure ne soit pas trop forte, auquel cas le « gardien du sommeil » serait vaincu. Le rêve est, somme toute, moins subversif qu'on veut bien le croire : il administre nos nuits autant qu'il révèle les secrets de notre inconscient.

L'importance des enjeux sexuels dans l'interprétation psychanalytique des rêves fait finalement oublier quel était pour Freud le premier des désirs de la nuit :

« Chaque rêve qui réussit est un accomplissement du désir de dormir. »

Pour prolonger la réflexion...

Descartes R., *Méditations métaphysiques* I et II, Bordas, 1987.

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, 1966.

Sartre J.-P., *L'Existentialisme est un humanisme*, Nagel, 1992.

Sacks O., *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Seuil, 1995.

Stevenson R.L., *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de M. Hyde*, Garnier-Flammarion, 1999.